

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 15.—Bataille de Mariembourg (Prusse) par le général Laage (1794).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU 25 MAI, N^o. 67.

MONTEVIDEO.

ERRATUM.

Dans les vers publiés hier dans notre feuilleton, deux erreurs graves ont été commises. Après ce vers :

Et le travail distrait ma fermeté tranquille,
Et après cet autre,
Nous promenions à deux le long de la muraille,
il était nécessaire de placer des points, pour indiquer qu'ici existait une lacune. Il est en effet de ces détails qu'il ne convient pas de donner au public.

Nous rectifions ces passages, pour nous prémunir contre l'accusation probable d'avoir négligé deux fois d'alterner les rimes.

A. DELACOUR.

UN MOT A NOS SOUSCRIPTEURS.

C'est encore moi : je ressemble tant soit peu au *disrait*, qui avait oublié son mariage de la veille. J'ai fait un contrat, complètement englouti dans les abîmes de l'oubli, contrat qui m'oblige à ne quitter la rédaction du *Patriote*

FEUILLETON.

LES CHARLATANS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

MESMER.

Il y a deux physionomies bien distinctes dans Mesmer : celle du savant et celle de l'empirique. Tantôt l'une disparaît pour faire place à l'autre, tantôt elles rayonnent simultanément, de telle sorte que l'on ne sait jamais si l'on a devant les yeux un grand homme ou un charlatan. Mesmer, d'un côté, a été violemment persécuté : mais d'un autre il a gagné des sommes énormes ; sa gloire n'égalait pas toujours son désintéressement, comme on le verra par la suite de cet article. Mesmer, comme Cagliostro, voulut battre monnaie avec l'imagination des hommes, mais hâtons-nous de le dire, le charlatanisme de l'Allemand dépasse celui de l'Italien de toute la hauteur d'une conception scientifique. On discute encore sur le magnétisme animal, et personne ne songe à l'élixir de longue vie. Le mesmérisme subsiste de nos jours. Mesmer a enrichi notre langue d'un barbarisme. C'est un brevet d'immortalité.

Une petite ville de Souabe, nommée Mersbourg, vit naître en 1734 le roi des magnétiseurs. Il y vécut jusqu'à l'âge de vingt-deux ans à la manière des héros des romans d'Auguste Lafontaine, il aimait la vertu et une jeune demoiselle des environs, avec laquelle il entretenait une correspondance sur divers points de sentiment et de théologie. C'était la mode des amoureux de l'époque. Après avoir fait son temps d'université, Mesmer fut reçu médecin et s'établit à Vienne. On ne sait pas si la

Français qu'à la fin d'un mois : le gérant m'a rappelé ma parole ; il a invoqué la garantie de ma signature ; il m'est impossible de nier mes actes ; j'aime mieux encore perdre quelque chose de plus, et ne pas voir ma bonne foi mise en doute. Je me résigne donc à jouer le rôle du mort vivant : si ma détermination nouvelle semble étrange, je me contente d'opposer aux rieurs ces paroles du *César de Bazan* de M. Victor Hugo :

Messieurs, ne faites pas attention ; je passe.

De cette façon, j'aurai largement le temps de me faire administrer, en cas de besoin, les derniers sacrements. Un grand nombre de nos compatriotes nous soutenant avec dévouement, je continuerai ma tâche avec persévérance : je suis prêt.

Ce serait, si j'en avais le loisir, une excellente étude que d'examiner avec le flambeau de la critique les difficultés d'un journal français à Montevideo.

Ce qui m'est advenu fournirait de curieux détails.

Plusieurs fois, lorsque mon indignation m'emporta un peu trop loin, d'honorables compatriotes m'accusèrent d'être vendu corps et âme à M. Pichon. La virulence de ma polémique leur paraissait une preuve de mon asservissement : l'argument est précieux.

D'autres, plus honorables encore, ont fixé le chiffre métallique, au moyen duquel le gouvernement oriental avait acheté mon adhésion. Suivant cette version, le marché avait été passé pour quatre mois, à 500 patacons par mois ; ce qui, si je me souviens encore tant soit peu de l'arithmétique élémentaire, forme

correspondance durait encore. Nous ne serions pas éloignés de le croire, en voyant le jeune médecin se jeter tout à coup dans un ordre d'études qui ont eu de tout temps un charme particulier pour les âmes tendres, les cœurs impressionnables, les esprits rêveurs. Quand on aime, on cherche sans cesse à créer des intermédiaires invisibles entre deux cœurs. Mesmer, repoussé par des parents inflexibles, dut bien souvent caresser l'idée d'inventer une volonté plus forte que la volonté humaine, de rester présent malgré l'absence, d'être heureux malgré le malheur, d'animer la séparation, et de peupler la solitude. Le magnétisme peut accomplir tous ces prodiges, ou du moins un étudiant allemand de vingt-cinq ans pouvait le croire. Éloigné de sa bien-aimée, il lui donnait d'imaginaires rendez-vous dans les étoiles, persuadé que les astres qui nous renvoient leur fluide, attirent également le nôtre vers eux. Mesmer découvrait un nouveau magnétisme pour son usage particulier. Il employa ensuite, pour augmenter sa fortune, ce moyen dont il s'était servi pour conserver son amour. D'une rêverie il fit un système ; le poète se métamorphosa en savant, et le savant en charlatan. Il eût bien mieux fait de rester poète : quelques années plus tard, Hoffmann l'aurait immortalisé.

Mesmer était donc médecin à Vienne ; sans connaissances, sans appuis, sans fortune, il fléchissait sous le poids de cette dignité. Sa misère avait un titre, mais voilà tout. Amoureux repoussé, médecin sans malade, Mesmer cumulait le désespoir. Sa seule consolation était la science, il l'aimait avec ce sombre enthousiasme que donne le malheur. Voyant que les voies ordinaires lui

un total de 2000 Patacons. Je serais presque en mesure, avec cette somme, de devenir patouilleux.

Quelques personnes, bien intentionnées, comme le sont généralement tous mes compatriotes, m'ont reproché tacitement d'être trop personnel. L'une d'elles, à laquelle le journal servait probablement de miroir, s'est indignée vertueusement contre ma méfiance ; elle m'a supprimé immédiatement son abonnement : j'ai dû forcément cesser de me gorger et de me corrompre avec ses trois piastres.

Un disciple distingué d'Esculape, blessé dans son amour-propre, s'est révolté contre l'expression d'une désapprobation légitime ; j'aime mieux croire que le journal lui paraissait trop soporifique. Ce sommeil involontaire nuisait à plus d'un malade ; peut-être en a-t-il sauvé quelques-uns ; qui sait ? Le hasard est tellement aveugle. Du reste, je partage parfaitement l'avis de mon estimable compatriote : je préférerais toujours aux colonnes d'un journal, quelque patriotique qu'il soit, un sonnet de Sainte-Beuve ou une ode de Victor Hugo.

Je ne mentionne que pour mémoire les réclamations qui m'ont été adressées au sujet du *Club anti français* ; j'ai offert de nommer la personne qui m'avait fait la communication ; on s'est bouché les oreilles ; je m'en lave les mains.

Une seule voix m'a directement prié de ne plus donner asile à la calomnie : la calomnie tant reprochée était une vérité. La caisse de l'hôpital sait le mot de l'énigme.

Mais, j'y pense, l'affaire de l'hôpital français m'a suscité quelques désagréments imprévus. Dans les lettres adressées par moi aux dames

étaient fermées, il dut songer à s'ouvrir un autre chemin. Les problèmes de la science excentrique tentèrent son imagination ardente et son cœur, qui inclinait déjà aux croyances surnaturelles. La misère fit le reste. Le malheur exalte l'esprit quand il ne l'abat pas complètement. Si *Werther* eût été déjà publié, Mesmer se fût brûlé la cervelle. Au lieu de se suicider, il trouva le magnétisme. Mesmer dut sa réputation au désespoir.

Un soir d'automne, Mesmer, sombre et pensif, errait, seul sous les allées solitaires du Prater. Un cœur désert a aussi ses mirages. Tout en cheminant sur le sable jonché de feuilles, le jeune médecin apercevait dans un brillant lointain le frais paysage de ses premières années. Il lui semblait voir se dérouler jour par jour la vie de celle qu'il aimait. Tantôt elle courait dans le jardin, tantôt elle se promenait pensive au bord d'une rivière fleurie, tantôt elle s'asseyait sous une tonnelle pour lire une lettre toute froissée qu'elle tirait de son sein. Mesmer reconnaissait son écriture. Les tableaux d'une autre existence passaient ainsi devant les yeux fascinés par le souvenir lorsque tout à coup minuit sonna, et dans une chambre à demi-éclairée il vit un vieillard qui pleurait et une femme pâle, étendue mourante sur un lit. D'abord il eut beaucoup de peine à reconnaître ses traits, puis il s'écria : C'est elle, et je ne puis la sauver.

—Qui elle ? demanda un vieillard vêtu de noir qui depuis quelque temps marchait derrière Mesmer.

—Caroline, répondit le visionnaire, je suis sûr qu'elle va mourir en ce moment.

—Conduisez-moi vers elle, peut-être que je trouverai des moyens que votre inexpérience ne connaît pas enco-

françaises, les maris m'ont trouvé trop galant, et les femmes... trop peu flatteur.

Tirons un voile sur tout ce passé. Je vais, abonnés fidèles, continuer ma tâche. C'est tout ce que j'ai à vous dire de plus intéressant. Je m'aperçois, en vérité, que ces quelques lignes ressemblent terriblement à un feuilleton ou à un article éditorial. — Ma foi, tant pis, vous en serez quittes pour dormir, si cela vous fatigue.

A. DELACOUR.

HOPITAL FRANÇAIS.

Les blessés de la légion française se trouvent généralement dans un état très satisfaisant.

Deux de nos artilleurs ont été grièvement blessés, suite d'un accident déplorable, dans la sortie d'hier matin.

Un sergent de la légion italienne est mort dans l'avant dernière nuit; il a été impossible de le sauver, parce que la cangréne avait envahi sa plaie restée trop long temps sans pansement au Cerro.

Les derniers honneurs lui ont été rendus dans la journée. MM. Mansini, Dunusso, et Labastide, notre camarade, ont prononcé sur sa tombe des paroles émuës et énergiques, qui scellent à jamais dans ce pays la fraternité des enfants de l'Italie et de la France.

A. D.

Suite de l'article du Courrier d'Outre-Mer.

Dans un de nos numéros précédents, nous avons parlé déjà de l'état des négociations commerciales pendantes entre l'Angleterre et le Brésil; nous avons montré qu'elles étaient gravement compromises, et nous avons salué avec joie la perspective, pour le Brésil, d'une ère de liberté commerciale, qui devait commencer à l'expiration du traité de 1827. Les dernières nouvelles que nous recevons de Rio-Janeiro, qui vont jusqu'au 26 décembre, confirment nos prévisions. Nous savons que le gouvernement impérial a donné l'ordre de dresser un état officiel de la valeur et de l'ensemble de toutes les

importations étrangères à l'Angleterre. L'objet de cette mesure, à propos de laquelle les journaux anglais se perdent en conjectures, nous paraît assez évident et se rattacher directement à la question commerciale actuellement pendante. Le gouvernement brésilien veut se rendre un compte exact de l'extension et de l'inféodation de son commerce avec la nation anglaise. Le premier pas vers la guérison, c'est de rechercher et bien connaître la nature du mal.

Du reste, la réaction contre l'Angleterre, qui est très sensible depuis quelques années dans le Brésil, ne peut manquer d'augmenter chaque jour par suite des vexations que la marine anglaise exerce contre le commerce brésilien, sous le prétexte du trafic des noirs. Nous savons que le vaisseau anglais le *Curlew*, qui fait partie de la croisière de l'Amérique du Sud, s'est emparé d'un navire qui faisait ce commerce et qui a été délivré par les navires de la côte. Cet incident a fait beaucoup de bruit à Rio-Janeiro, et l'on dit que la *Daphné* et le *Partridge* se sont dirigés vers Santos, dans le but de procéder à une enquête sur cette affaire. Quoique les anglais soient dans leur droit et dans la teneur des conventions, cela n'empêchera pas que le peuple brésilien voie avec une profonde et légitime répugnance qu'une force étrangère et simmisce dans ses affaires intérieures et réprime dans les caux nationales un commerce que l'Angleterre trouve blâmable pendant que d'autres nations le considèrent sous un point de vue différent. Nous ne craignons pas d'assurer que tout ceci forme contre l'influence anglaise une masse de préventions légitimes et augmente la répulsion que les brésiliens éprouvent depuis longtemps déjà contre la Grande-Bretagne.

Maintenant nous prions nos lecteurs de vouloir bien descendre avec nous quelques centaines de lieues sur la côte orientale de l'Amérique du Sud, jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, après avoir noté en passant le rétablissement de la tranquillité dans Rio Grande, grâce aux efforts persévérants et à la prudente énergie du Baron de Caxias, général en che-

de l'armée d'opération et gouverneur de cette province.

Voici plusieurs années qu'existe une violente antipathie entre le gouvernement de l'Uruguay, — rive orientale du Rio de la Plata — dans la capitale de Montevideo et celui de Buenos Ayres, — rive occidentale. — Cette antipathie paraît être plus personnelle entre les chefs de ces deux pays qu'entre les habitants mêmes. Don Manuel Rosas, dictateur de Buenos Ayres, regarde Don Fructuoso Rivera président de la République de l'Uruguay, comme son ennemi personnel et il déclare en toutes circonstances qu'il n'a pris les armes que pour le renverser et mettre à sa place le général Orbe, son ami, et le chef de son armée. Les consuls de France et d'Angleterre ont interposé leurs bons offices pour rétablir la bonne harmonie entre les deux partis belligérants et ont offert la médiation des deux puissances. Cette offre, acceptée par le gouverneur de Montevideo, a été rejetée par celui de Buenos Ayres avec les marques d'un insolent mépris, et les deux armées étaient en présence. Les troupes de Rosas ont traversé le Parana et pénétré dans la province d'Entre-Rios: Rivera s'est mis à la tête des troupes de la République Orientale. Les nouvelles que nous venons de recevoir des premiers engagements n'ont pas un caractère suffisant de certitude et de véracité. Un bulletin du président Rivera rend compte d'une bataille d'avant-garde livrée par les troupes de Montevideo, dans laquelle les troupes de Rosas commandées par Urquiza, ont essuyé un déroute presque complète, mais les journaux de Buenos Ayres mettent en doute cette nouvelle et la considèrent comme un moyen employé pour augmenter le crédit de Montevideo qui selon eux, est en très mauvais état. Pour pouvoir entrer dans de plus grands détails nous attendons des nouvelles ultérieures, car, seulement alors, nous pourrions jeter un regard sur ces provinces et donner quelques détails curieux sur l'influence anglaise qui là, comme partout ailleurs cherche à s'introduire, à se greffer (cyertarse) et à devenir prépondérante au préjudice des autres nations.

re. Voyons, où est cette Caroline?

— Où elle est? reprit Mesmer dans un état d'égarement presque complet; je l'ignore... Attendez... je la vois... elle est ici... rue... Oh! malheur sur moi! Je ne vois plus rien, vous avez chassé l'esprit! En même temps il se laissa tomber sur un banc adossé contre un des arbres de la promenade.

Le vieillard noir le contempla pendant quelques instans avec un regard de pitié. "J'avais bien raison de soutenir que ce gargon ne ferait jamais rien, se dit-il, le voilà devenu fou. Je l'avais prédit en lisant sa thèse." Après avoir jeté un dernier coup-d'œil sur le jeune homme, il partit en s'écriant: "Au revoir, monsieur Mesmer; bien des choses de ma part à l'esprit quand il reviendra; je vous laisse avec lui. Bonsoir!" Ce vieillard ricaneur était le médecin de la cour, qui se rendait chez le prince Esterhazy. Il raconta ce fait à toute la ville en l'accompagnant d'une foule d'accessoires si risibles, que lorsque Mesmer fut devenu puissant, qu'on employa l'arme du ridicule.

Après quelques minutes d'hallucination, la fraîcheur du soir, le silence répandu autour de lui, rendirent Mesmer à son état normal. Le corps brisé de lassitude, le cœur rempli de lugubres pressentimens, il reprit tristement le chemin de son cinquième étage dans un hôtel garni situé à l'extrémité d'un des faubourgs. Arrivé chez lui, il se laissa tomber sur son lit, où il ne tarda pas à s'endormir d'un de ces sommeils mille fois plus fatigans que la veille la plus laborieuse. Au milieu de la nuit, un domestique de la maison vint le réveiller pour qu'il aille donner ses soins à une dame qui se meurt. Les autres médecins demeurant trop loin, on a recours à lui; il faut qu'il descende sur-le-champ. Mesmer suit le gargon et il pénètre dans une chambre à demi-éclairée par une lampe de nuit. Figurez-vous son étonnement lorsqu'il reconnait l'appartement et le vieillard qu'il a vu

dans la vision du Prater; il se précipite vers le lit: c'est la même jeune fille, c'est Caroline! Il s'empare d'une de ses mains, elle est froide, Caroline venait de mourir. Le douzième coup de minuit retentit à l'horloge des Chartreux.

Depuis qu'on avait refusé de l'unir à Mesmer, Caroline était tombée malade. Son père l'avait conduite de ville en ville, consultant les médecins les plus fameux, mais personne ne pouvait dire quelle était la cause de cette maladie. Mesmer seul aurait pu la trouver. On l'avait fait appeler trop tard. Après ce terrible événement, il resta pendant plusieurs jours dans un état voisin de la folie. Son esprit déjà porté vers l'étude des faits magnétiques regut de la mort de Caroline une impulsion encore plus vive dans cette voie ténébreuse. Dès ce moment il ne douta plus. Renfermé chez lui pendant six mois, il n'en sortit que pour publier son fameux livre *De Planetarum influxu*. Le magnétisme pur et simple ne lui suffisait plus; il l'avait agrandi de toute l'étendue du ciel. N'ayant personne à aimer sur la terre il se jeta dans l'utopie. C'est l'amour de ceux qui n'en ont plus.

Lorsqu'il publia sa première brochure, Mesmer n'était donc qu'un utopiste soutenant que les astres, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés et sur les individus par l'intermédiaire d'un fluide subtil que l'on peut communiquer. Mesmer parlait de sa découverte et des effets qu'elle pouvait produire avec enthousiasme; mais il ne songeait pas encore à en tirer parti. Le ferveur du sectaire ne laissait aucune place à l'habileté du charlatan. Malheureusement, Mesmer devint populaire; l'histoire du Prater, racontée par le médecin de la cour, impressionna vivement les esprits; le magnétiseur fut consulté de tous côtés; il marcha entouré de disciples; on payait ses visites au poids de l'or. L'or-

gueil, l'ambition, l'avarice s'emparèrent de lui. Le sort des sectaires, à quelque ordre d'idées qu'ils appartiennent, ressemble à celui des conquérans; ils ne vivent qu'à la condition de gagner tous les jours une nouvelle bataille; leurs disciples ou leurs soldats les poussent sans cesse en avant, jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur mission de reconstruction ou d'anéantissement. Mesmer n'a rien édifié ni rien détruit: il n'a fait que préparer.

Le système de Mesmer avait besoin d'une démonstration qui pût frapper tous les yeux. Cette démonstration, il l'a trouvée dans une jeune fille aveugle nommée Mlle Paradis. Le maître prétendit qu'il pouvait lui rendre la vue à volonté. Cette contrefaçon de Jésus-Christ ne fut pas trop goûtée à la cour de Vienne. On fit cesser les expériences. Mlle Paradis se rendit alors à Paris, qui était à cette époque, comme aujourd'hui, la capitale des prodiges. La Jeanne-d'Arc du magnétisme partit pour aller faire sacrer Mesmer à la Sorbonne. Elle arriva juste au moment des concerts spirituels, invention toute aussi récente que le fluide sidéral, et quoique aveugle, elle exécutait dans ces solennités, sur le clavecin, avec un talent remarquable, toute la musique qu'on lui présentait. Piccini improvisa au air qu'elle joua avec une expression des plus rares. Il ne faut pas perdre de vue que le magnétiseur était à plus de trois cents lieues, que le fluide avait plusieurs lignes de douane à traverser avant de se rendre à sa destination, et que ceci se passait sous les yeux des encyclopédistes. Voilà de quoi faire tomber le bandeau de Mlle Pigeaire. Si la Faculté avait joué à l'écarté avec Mlle Paradis, elle n'aurait certes pas marqué le point, mais la Faculté prétendit que l'aveugle était bizautee, et elle refusa la partie. Comme c'est médecin!

(La suite au prochain numéro.)

Extraits du Nacional.

Nous recevons continuellement des réclamations sur les communications qu'entretennent des embarcations de guerre neutres, avec le camp ennemi, auquel elles portent des correspondances et des vivres. Il est temps que cesse cette hostilité, commise au préjudice d'un gouvernement auprès duquel résident des agents accrédités par des souverains dont la bannière flotte sur les navires auxquels nous faisons allusion.

— Hier, nous avons publié la papelette du sujet sarde, Juan Bautista Tirpo, dans laquelle le consul de sa nation lui offre sa protection, des privilèges et des exemptions qui ne l'ont pas empêché d'être pendu, châtré et brûlé par les soldats de Rosas. Selon les documents publiés, des sujets sardes viennent d'être assassinés, à deux portées de canon d'une escadre sarde envoyée par leur souverain pour les protéger. Que fait elle, cependant?

— Après la dévastation du Cerro, aucune embarcation française n'a été mise à la disposition des Français, victimes de ces ravages qui essayaient d'échapper à la cruauté sauvage des soldats de Rosas. Des Français ont été obligés d'avoir recours à des embarcations brésiliennes!

— Copies.

Légation de l'empire du Brésil, près de la République Orientale de l'Uruguay.

Montevideo, 13 juin 1843.

En cette légation, il a été conté qu'hier, à environ cinq heures du soir, fut atrocement assassiné le sujet de l'empire, Jozef Gomez, dans son propre magasin, situé dans la rue vulgairement nommée rue du Fort (1), par un soldat de l'armée de la République: et, dès qu'il fut arrêté, le soussigné, chargé d'affaires du Brésil, a eu l'honneur d'adresser une note à M. le sénateur don Santiago Vasquez, ministre secrétaire d'Etat et des relations extérieures, pour réclamer, par l'intermédiaire de S. F., le juste châtement d'un horrible attentat. Le soussigné, en vertu de sa charge, ne se trouvant pas plus intéressé à solliciter la punition de ce crime, que le gouvernement de la République à l'activer, non-seulement au nom des principes généraux de justice, mais encore en vertu de la protection due aux étrangers pacifiques, et spécialement dans les circonstances où se trouve le pays, est certain que la présente réclamation sera considérée comme elle le mérite.

Le soussigné salue S. E. avec sa considération accoutumée et sa particulière estime.

JOAN FRANCISCO REGIZ

S. E. M. le sénateur don Santiago Vasquez, ministre d'état et des relations extérieures.

Montevideo, 13 juin 1843.

Le soussigné, ministre secrétaire d'état au département des relations extérieures, a porté à la connaissance du gouvernement la note de cette date de M. le chargé d'affaires du Brésil, relative à la mort violente du brésilien José Gomez, et, en conséquence, a reçu l'honneur de dire à M. le chargé d'affaires; que hier, environ vers cinq heures du soir, quelques minutes après ce lamentable événement, la police avait arrêté l'homme, et ordonné qu'à l'instant même fussent faites les démarches convenables, et que le chef de police remit, avant sept heures du soir, le coupable entre les mains du juge compétent, lequel était au lit, malade, et se leva aussitôt pour commencer l'instruction qui se poursuit aujourd'hui.

Le soussigné se flatte que cette conduite des fonctionnaires publics honorent le pays par

(1) Aujourd'hui del Rincon.

l'uniformité des principes que le gouvernement reconnaît: et M. le chargé d'affaires peut compter que cette même activité sera suivie jusqu'à la fin de la cause, et pour la satisfaction de la justice.

SANTIAGO VASQUEZ.

M. le chargé d'affaires de l'empire du Brésil.

—M. D. Melchor Pacheco y Obes.

Ligne des fortifications 10 juin 1843.

Estimable ami,

Je vous félicite cordialement, sur l'heureux résultat, du combat d'aujourd'hui, aux environs du Cerro, auquel vous avez valeureusement coopéré; je félicite aussi tous les braves qui y ont participé, et me fais un devoir de déclarer que la gloire de ce jour vous appartient exclusivement.

Quoique votre lettre ne soit arrivée qu'à la nuit, nous avons célébré ce triomphe par la diane et autres sincères démonstrations dans toute la ligne; et demain nous rendrons hommage à de si dignes compagnons.

Votre très affectueux serviteur,

Q. B. S. M. José Maria Pax.

FRANCE.

(Paris 14 mars.)

Il faut relever la ville de la Pointe-à-Pitre.

(Suite.)

Si, comme on doit l'espérer, les secours destinés à la Guadeloupe surpassent de beaucoup tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre, c'est, on ne saurait trop le redire, que les désastres à réparer sont au-dessus de toute comparaison. C'est qu'après avoir demandé ces secours au nom de la religion et de l'humanité, il faut en demander encore pour l'intérêt général du pays; pour notre plus importante colonie; pour l'agriculture et l'industrie dont elle reçoit les produits en échange des siens; pour notre commerce maritime et par conséquent pour notre marine militaire.

« La plus grande, la plus fertile des îles françaises, dit le comité central dans sa proclamation d'hier, a vu tomber en deux minutes les maisons, les usines, les monuments publics et les temples de ses villes et de ses campagnes.

« Dans sa principale cité, cette colonie n'a pas seulement à regretter la perte des habitations, richesse unique d'une foule de familles aujourd'hui ruinées. A l'instant même où les murs s'éroulaient, le feu sortait des décombres, l'incendie éclatait partout à la fois; partout l'eau manquait, et les flammes achevaient les malheureux abattus sous les débris des édifices. ON COMPTE DÉJÀ 5,000 VICTIMES ÉCRASÉES, BRULÉES OU MUTILÉES.

« ... A mesure que les dons réunis formeront une somme assez considérable, le comité s'empressera de la faire passer à la Guadeloupe, afin que le bienfait s'opère sans aucun retard (1). »

IL FAUT RELEVER LA POINTE-A-PITRE! Voilà ce que nous entendons dire par des hommes considérables, et ce que nous répéterons avec un sentiment d'espérance et d'orgueil comme Français; car il s'agit d'un des plus beaux faits de nationalité qui puissent recommander de nouveau la France à l'estime du monde.

Dans son rapport sur le projet de loi pour un crédit de 2,500,000 fr. demandé pour la Guadeloupe, l'honorable comte de Las-Cazes a dit, au nom de la commission:

« Le crédit que demande le gouvernement n'est sans doute que provisoire, et, lorsque l'étendue des maux sera connue dans toute sa triste réalité, il restera encore des devoirs à remplir; mais, à la première nouvelle du désastre, tous les cœurs se sont émus, il n'y a eu qu'une voix, et nous espérons que, comme la commission, la Chambre sera unanime pour adopter le projet de loi. »

(1) Des mesures sont déjà prises pour transmettre les fonds qui seront reçus jusqu'au 20 mars par la frégate à vapeur *Le Gomer*, qui partira le 25.

Ainsi, tout ce qui se fait ou va se faire d'ici à peu de temps pour assurer de prompts secours, les secours les plus urgents aux habitants de la Guadeloupe que le tremblement de terre a plongés dans la misère la plus affreuse, tout cela ne peut, ne doit être considéré que comme provisoire.

Déjà plusieurs communications nous ont été faites sur les moyens de relever la ville de la Pointe-à-Pitre de ses ruines. Il nous fut le temps de les méditer. Nous avons hâte, toutefois, de donner ici la première place à celui de tous les moyens qui nous semble le plus sûr.

Il s'agirait d'un emprunt à ouvrir pour la Guadeloupe dont le gage, aussi juste que légal, serait dans les habitations et les usines relevées, ainsi que dans leur matériel, et plus tard dans leurs revenus.

Cet emprunt se ferait par actions à l'intérêt de 4 0/0.

L'intérêt serait garanti par l'Etat. Le remboursement ne commencerait qu'à une époque déterminée par le gouvernement.

Les fonds de cet emprunt seraient exclusivement employés à des établissements productifs.

Supposons le capital de l'emprunt de 15 millions, divisé en actions de 1,000 fr.—qui donc ne voudrait pas en avoir, surtout dans nos ports et à Paris? Qui donc ne considérerait pas un pareil placement comme le meilleur de tous. Qui voudrait rester étranger à ce grand acte de la résurrection d'une colonie française?....

(Moniteur Industriel.)

La chambre des députés s'est occupée pendant toute la séance de la discussion générale du projet de loi sur les actes notariés. Ce débat a été en général terne et languissant; cependant les plus hautes questions de législation se trouvent soulevées par ce projet, qui constituera un précédent fort grave, si la rédaction du premier article n'est point modifiée. On fait trop bon marché des principes qui protestent contre l'effet rétroactif des lois nouvelles, et cette rédaction, telle qu'elle est conçue, ressemble beaucoup plus à une abrogation des dispositions de la loi de ventose an XI, qu'à une simple interprétation. Il faut le dire, et la discussion l'a trop bien démontré, le projet manque de franchise; il tend en réalité à couvrir une nullité de forme consacrée par l'erreur commune. On pourrait à merveille engager le combat sur ce terrain; on pourrait prétendre que les nullités d'acte, d'procédure ne rentrent pas dans la catégorie des principes vis-à-vis desquels le législateur demeure d'armes; quant au passé, que le silence des parties a couvert ces nullités. Mais, au lieu d'aborder franchement cette thèse, les défenseurs du projet ont voulu défendre la loi, comme purement interprétative; ils y ont échoué.

M. le garde des-sceaux surtout ne nous a point paru heureux dans le choix de ses moyens de plaidoirie; il n'a pas mieux réussi à répondre à quelques observations fort vives de M. Lherbette au sujet de la récente ordonnance sur le notariat.

—Plusieurs villes de France ont élevé des statues aux grands hommes qu'elles s'enorgueillissent d'avoir vus naître: Rouen, à Pierre Corneille; Chateaufort, à La Fontaine; La Ferté-Macdonald à Racine; Paris, à Molière; Strasbourg, à Guttemberg; Montbéliard, à Cuvier.

On annonce que la ville des Andelys va, avec le concours du département de l'Eure, ériger un monument à Nicolas Poussin, le plus grand maître de l'école de peinture française. Une commission est déjà nommée à cet effet.

—On écrit d'Amsterdam, 10 mars:

« Un déplorable accident est arrivé hier sur le chemin de fer d'Amsterdam à Harlem. Le convoi, parti d'Amsterdam à onze heures, est sorti des rails; la locomotive est allée se jeter dans le canal, le reste du convoi s'est précipité sur elle, et six wagons ont passé pardessus. Deux personnes ont été tuées sur place: l'une est M. Van Hall, d'Amsterdam, inspecteur du chemin de fer; l'autre est un machiniste. Beaucoup de voyageurs ont été blessés grièvement.

« L'événement est arrivé sur un pont, qui a été brisé du coup, la locomotive s'est tordue sous le choc comme un fil de fer. »

(Siècle.)

AVIS.

M. le capitaine de l'*Agrette*, est prié de passer au bureau du *Patriote*, pour affaire qui le concerne.

AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

Le *Repartidor* du *Patriote* étant changé, nous prions ceux de nos souscripteurs qui n'auraient pas reçu le journal depuis deux jours, de vouloir bien adresser leurs réclamations au bureau du journal.

LE COURRIER D'OUTRE-MER.

Journal politique, littéraire, commercial et industriel.

Ce journal, le plus complet par l'importance et le choix des matières, est aussi, comme exécution typographique, le plus riche des grands journaux qui se publient en France. Le *Courrier d'Outre-Mer* est fait spécialement pour les colonies espagnoles et les divers autres points de l'Amérique du Sud. Ses fondateurs se sont proposé de s'occuper sans relâche des intérêts qui lient chaque jour davantage l'avenir de cette partie du monde à l'avenir européen; de faire connaître à l'Amérique, d'une manière régulière et sûre, les mouvemens divers de la politique, de l'industrie, du commerce et de la littérature en Europe, et, en même temps, de mettre en rapport tous les centres de population de l'Amérique méridionale par la communication continue des mouvemens et des progrès qui marquent la vie de chacun d'eux. Enfin les fondateurs de ce journal ont voulu surtout élever une tribune assez favorablement placée pour que la défense des intérêts américains put y être présentée avec quelque autorité, et obtenir, pour les graves questions qui s'y rattachent, l'attention et l'importance qu'on leur a, malheureusement pour tous, refusées jusqu'à ce jour.

Le *Courrier d'Outre-Mer* se publie en même temps à Paris et à Madrid. Les écrivains les plus distingués de ces deux capitales concourent à sa rédaction. Le corps du journal est écrit en espagnol. Le feuilleton seul est à la fois en espagnol et en Français.

Ce journal étant, comme nous l'avons dit, spécialement fait pour l'outre-mer, la quotidienneté de publication devenait inutile et eut même nu à la valeur du journal, sous le rapport de l'exactitude des nouvelles, qu'une feuille quotidienne ne peut pas toujours vérifier. Les éditeurs du *Courrier d'outre-mer* ont préféré, judicieusement, publier, tous les cinq jours, une livraison contenant à peu près la matière de cinq journaux ordinaires.

Dans chacune de ces livraisons on trouve, à côté du développement des plus graves questions politiques, coloniales et industrielles, un tableau complet des nouvelles diverses et des faits politiques les plus importants, un Bulletin des débats parlementaires, puis, après la revue des tribunaux, une chronique spirituelle des théâtres, des salons, en un mot de la *fashion* artistique et financière de Paris.—Les découvertes de la science, les progrès et les perfectionnements de l'industrie et des arts sont enregistrés avec régularité dans le *Courrier d'outre-mer* et il n'est pas jusqu'aux mouvemens capricieux de la mode parisienne qui n'y soient constatés avec la plus grande exactitude dans des feuilletons spéciaux, accompagnés de gravures, dont l'exécution soignée dépasse de beaucoup tout ce qu'ont publié jusqu'à ce jour les recueils de mode les plus élégans.

Ces dessins, reproduisant les variations de costume, de coiffure ou d'ameublement, ne sont pas les seuls que publie le *Courrier d'outre-mer*; les biographies des célébrités contemporaines y sont accompagnées des portraits de ces demi-Dieux du jour. Une des livraisons du mois de mars dernier contient un portrait remarquable de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, M. F. de Lamennais.

Les trente quatre premières livraisons du *Courrier d'outre-mer*, se trouvent à Montevideo au bureau de correspondance de ce journal, rue de Buenos-Ayres, (St. Sébastien, n.º 72 bis) à côté de la maison Lorenzo Pérez.

Les personnes qui voudront recevoir à domicile les livraisons du *Courrier d'outre-mer* le jour même, où le lendemain, de leur arrivée à Montevideo, devront souscrire au moins pour un trimestre.

Prix de la souscription pour trois mois; 6 patacons 240 reis.

L'abbé Desombres, dont les services, comme aumônier du régiment des Volontaires Français, ont été agréés par le chef du corps et confirmés par l'autorité locale et ecclésiastique, a l'honneur d'annoncer à ses frères d'armes que, pour tous les secours spirituels de sa compétence, comme aussi dans l'exercice des devoirs dont il s'est chargé, il est, dès ce moment, à la disposition de toutes les familles, dont les chefs auront pris les armes pour une cause aussi sainte que nationale.

S'adresser à l'hôpital de la Charité, où demeure M. l'aumônier, et, dans le cas où il ne se trouverait pas chez lui, laisser une adresse au bureau de l'intendance, qui se trouve à main gauche, en entrant dans la cour de l'hôpital.

ARMES DE CHASSE et DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste inè, maison Lavallega, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

M. Vigliezzi, ex-capitaine d'état-major, pas é capitaine de la compagnie d'ambulance près les personnes qui voudront faire partie de ladite compagnie, de vouloir bien se faire inscrire au bureau de l'économé à l'hôpital français.

VIGIEZZI.

Avis de la Salle de Commerce.

Le directeur de la Salle de Commerce fait savoir au public que les packets entre Montevideo et Buenos-Ayres, ayant perdu ladite qualité, et se trouvant désormais considérés comme navires marchands, les signaux de sortie ne se feront plus comme antérieurement, mais seulement sur l'ardoise, et lorsqu'ils se feront aviser, ils mettront, comme navires marchands, les pavillons de leurs nations. Le packet anglais sera le seul qui sera signalé comme auparavant.

Les lettres de non souscripteurs ne seront admises, pour le départ, qu'avec un paiement de 6 vintins pour chacune.

Le Directeur,

J. ROSQUELLAS.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Les succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

HOPITAL FRANÇAIS.

L'hôpital a besoin d'une compagnie de quarante hommes d'ambulance, ils auront exactement les mêmes

droits que les légionnaires, à dater de leur engagement. Les Français qui voudraient en faire partie n'ont qu'à se présenter à l'hôpital, rue de Sarandi près le marché où le directeur leur fera connaître les conditions.

Le sieur Lamets, armurier, fait savoir aux Volontaires de la légion qu'ils trouveront chez lui des couteaux-sabres de sa confection, disposés à propos et à un prix modéré. Rue du 25 Mai, n.º

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rue del Riucón, on achete or vie ux, argent et cuivre.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la légion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat Major pour tous ceux qui, n'ayant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, celles de nos familles et conserver un bien être acquis avec tant de peines et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français,

THIEBAUT.

AVIS DIVERS.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues aux quelles elles se sont généreusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Vigliezzi, rue Rincon.

On trouvera à l'imprimerie du *Patriote* réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé :

INSTRUCTIONS D'INFANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs; extraits de la dernière édition de Valence, avec 29 gravures lithographiées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à ladite imprimerie, et chez Domech ou chez Varela, place de la Constitution

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.